

Chapitre 6

Un matin de la semaine suivante, alors que Charles s'était accordé une grasse matinée, il se rendit seul chez Marie. En rentrant dans la vieille bâtisse, dont les travaux avaient encore bien avancé, il ne vit personne. Il alla donc frapper à la porte de Marie pour se renseigner.

– Il me semble qu'ils sont partis faire quelques courses, lui répondit la vieille dame. Vous venez de les rater, mais ils n'en auront probablement pas pour très longtemps. En attendant, vous n'allez certainement pas vous mettre à travailler tout seul, vous êtes en vacances tout de même. Venez donc prendre un café avec moi.

Charles se sentit d'abord très intimidé, il ne s'était encore jamais trouvé seul avec Marie. Mais il accepta. En effet, au fil des jours, il avait développé de l'affection pour cette grand-mère toute simple et affectueuse. Elle lui rappelait un peu sa propre grand-mère, bien qu'il ait gardé peu de souvenirs d'elle.

Le temps étant un peu pluvieux, Marie le fit asseoir dans le salon, près de la cheminée, dans un grand fauteuil moelleux. Charles trouvait cette pièce si singulière, avec son plafond bas, sa cheminée en pierre au pied duquel se trouvaient deux gros coussins, occupés par Isis et Argos. Eux non plus n'avaient pas très envie d'aller jouer dehors par ce temps. Le jeune homme caressa la tête blonde d'Isis avec tendresse et promena son regard autour de lui. Cette pièce était très chaleureuse, on sentait que les meubles n'avaient pas bougé depuis des années, mais que c'était bien ainsi. Son regard s'arrêta sur la commode en bois, sur laquelle reposaient des photos de famille : des couples, des enfants, à Noël autour du sapin, en été au bord de la mer, des enfants déguisés dans le jardin... Tant de témoins d'époques passées, plus ou moins lointaines, mais certainement heureuses. De l'autre côté de la fenêtre trônait un beau piano droit en acajou foncé sur lequel reposait une pile de partitions, et une photo de Jacques, le grand père d'Alice, dont Charles avait déjà entendu parler à plusieurs reprises.

Marie arriva quelques minutes plus tard avec deux tasses de café et une assiette de biscuits à la cannelle.

– Votre piano est magnifique, lui dit-il. Vous en jouez encore ?

– De temps en temps...malheureusement avec l'âge je n'arrive plus à me souvenir des morceaux que je jouais. Et mes yeux ne me permettent plus de suivre la partition. J'en joue encore quelques uns par cœur, mais ce n'est pas très glorieux ;

– Lesquels par exemple ?

– Le morceau préféré de mon mari était *Le clair de lune* de Debussy. Par miracle j'arrive encore à le jouer.

– Je l'aime beaucoup aussi. Accepteriez-vous de me le jouer ?

– Oh je ne saurais vous faire cet affront, vous qui jouez dans les plus grandes salles d'Europe.

– Croyez-moi, je n'ai aucun mérite, répondit Charles en riant. Je travaille des heures et des heures pour en arriver là. Et parfois, sans même que je sache pourquoi, il m'arrive de bloquer des jours sur un morceau. C'est agaçant. Pourtant j'ai de la technique mais... ça ne veut pas venir.

– Peut-être intellectualisez-vous trop la musique justement ? demanda Marie sur un ton qui n'appelait pas forcément de réponse.

Charles trouva cette réflexion surprenante. Ses parents et ses professeurs ne lui parlaient que de technique et d'entraînement. Et même si on le qualifiait de « génie », ou comme « le plus grand talent de sa génération », personne ne lui avait jamais conseillé de « ressentir la musique ». Il avait toujours trouvé, au contraire, que ses émotions l'empêchaient

La vieille bâtisse

de jouer.

– Cela me ferait vraiment plaisir de vous entendre jouer, insista-t-il. Bertrand m'a déjà vanté votre talent.

– Si vous insistez, mais un seul morceau et c'est tout !

– Je serais déjà comblé !

Marie se mit à jouer et Charles ressentit une vague d'émotion l'envahir. Il avait pourtant entendu ce morceau joué par les plus grands pianistes du monde, mais la façon dont Marie l'interprétait était unique. La manière dont elle était redressée gracieusement sur le tabouret et ses mains fines caressant délicatement les touches lui faisaient paraître vingt ans de moins. Le piano avait un son tout particulier, tout simple. Et puis, Marie, contrairement à certains pianistes qu'il avait pu rencontrer, n'en faisait pas trop pour ce *Clair de lune* qui n'appelle qu'à la douceur, à la nostalgie et à la simplicité. Le contraste entre ce que Charles avait devant les yeux et son monde de projecteurs, de tournées et de paillettes était saisissant. La différence était qu'ici, il se sentait en sécurité, comme lorsqu'il était enfant chez ses grands-parents, ou lorsqu'il passait des vacances dans la famille de Bertrand. Cela faisait des années qu'il n'avait pas ressenti cela. Il pensa soudain à Alice. Comment pouvait-elle souhaiter abandonner cet univers si charmant pour un rêve somme toute tellement superficiel.

Lorsque la vieille femme eut achevé le morceau, Charles était tellement envoûté qu'il ne pût que la remercier d'un sourire. Marie se rassit sur le fauteuil en face de lui et sirota doucement son café.

– Appréciez-vous vos vacances parmi nous, Charles ? lui dit-elle

– Énormément. J'ai vraiment beaucoup de plaisir à revoir Bertrand et à faire connaissance avec vous tous.

– Depuis combien de temps n'avez-vous pas eu de vacances ?

– De vraies vacances ? Je ne me souviens même plus tellement cela fait longtemps.

– À vous entendre ce n'est pas une vie de rêve que vous menez.

– Non, pas vraiment...

– Vous aimeriez en changer ? Revenir à une vie plus simple ?

– Parfois, je me dis que oui, mais en y réfléchissant je réalise que je ne saurais rien faire d'autre.

– Que rêviez-vous de faire lorsque vous étiez enfant ?

– Le rêve de devenir pianiste est très vite entré dans ma tête. Ma mère était elle-même violoniste professionnelle, et mon père et elle souhaitaient que je suive le même chemin.

– Alors c'était le rêve de vos parents, pas le vôtre ?

– Sans doute oui... Mais je me souviens que lorsque je passais des vacances chez mes grands-parents, avant qu'ils ne meurent, je voyais mon grand-père gérer sa boutique d'antiquités, et je lui disais que je travaillerai avec lui plus tard. Malheureusement, lorsque mes grands-parents sont morts, mes parents ont vendu la boutique, je ne sais même pas si elle existe encore. Il était tellement passionné par ce qu'il faisait. Il lui arrivait de me montrer les derniers trésors qu'il avait dénichés.

– Mon mari, lui, adorait montrer son jardin à ses petits-enfants. Vous savez qu'il a planté un arbre à la naissance chaque petit-enfant ?

– Ah oui ? C'est vrai que le jardin est magnifique, je n'ai pas encore eu le temps de bien le découvrir.

– Alice pourra vous vous faire faire un tour si vous voulez.

– Ce sera avec plaisir. Elle doit aussi me montrer son talent au violoncelle.

– Elle est effectivement très douée.

– Elle a l'air déterminée à réussir en tout cas.

La vieille bâtisse

–Oui, fit Marie avec un sourire un peu triste. C'est son rêve depuis toute petite, à ce qu'elle dit. Mais je vous avoue que je m'inquiète un peu pour elle. Elle n'est pas heureuse à Paris. Elle l'est bien plus ici. Avec ses parents, on a essayé à plusieurs reprises de la sonder là-dessus mais elle se braque, comme une petite fille qui désirerait si fort un jouet qu'elle n'étudie même pas l'éventualité de jouer avec un autre tout aussi amusant, vous voyez ? Je ne veux pas qu'elle se sacrifie pour une vie qui ne la rendrait pas heureuse.

– Je ne lui souhaiterais pas non plus. Certes, c'est un monde qui fait rêver et qui a ses avantages. Gagner sa vie en exerçant sa passion, quoi de plus grisant ? Mais il faut travailler très dur et parfois des nuits entières. On ne passe jamais plus de quelques heures dans la même ville, et pour si peu de reconnaissance au final.

–Vous ne vous sentez pas assez reconnu ?

–On pourrait croire que j'ai toute la reconnaissance qu'il me faut, mais pas de la façon dont j'aimerais. Je suis reconnu pour mon talent c'est sûr, mais pas pour moi.

Charles se rendit compte qu'il se confiait à Marie avec une telle facilité. Il n'osait jamais parler de tout cela. Qui comprendrait ? Il continua :

–J'ai connu une fille, il y a quelques temps ; j'en étais éperdument amoureux et je croyais qu'elle aussi. Je lui ai confié mes doutes sur ma carrière, et mes envies d'arrêter, et elle m'a quitté. Elle était avec moi parce que je pouvais l'emmener dans les soirées les plus branchées ou rencontrer des tas de gens célèbres. Je ne suis pas naïf, j'en ai connu pleins des filles intéressées seulement par les paillettes. Mais elle, elle me semblait différente. Je crois qu'elle jouait simplement mieux que les autres. J'ai eu le cœur brisé, et depuis j'ai eu beaucoup de mal à jouer. C'est pour cela que j'ai enfin accepté l'invitation de Bertrand. J'ai réalisé que j'avais vraiment besoin de prendre l'air et de voir de « vrais » gens, si j'ose m'exprimer ainsi....Je suis désolé, je ne veux pas vous ennuyer avec mes histoires.

–Du tout, vous aviez besoin de vous confier, c'est tout à fait normal.

Après un petit silence qui donna l'occasion à Charles de finir son café, un bruit de voiture se fit entendre. De concert, Marie et lui regardèrent par la fenêtre. Bertrand et Alice descendirent de la voiture, les bras chargés gros sacs de courses. Marie et Charles sortirent à leur rencontre. La pluie avait cessé, la journée de travail pouvait commencer.